

PAR MARIE-MADELEINE FOURCADE

# Comment naquirent

# les premiers RESEAUX de la RESISTANCE

Qui ne connaît Marie-Madeleine Fourcade dont le nom symbolise, avec quelques autres, la Résistance Française contre l'envahisseur, aux années sombres de 1940 à 1944 ? Elle a souvent évoqué son action de Résistante et, avec le recul du temps, elle a dit ce qu'il fallait penser du grand élan des patriotes français luttant dans des conditions disproportionnées, face à un ennemi puissant. Que l'on relise les pages qu'elle a écrites sur les réseaux dans le très précieux recueil de textes publié par Jacques Meyer chez Hachette sous le titre Vie et Mort des Français, auquel collaborèrent aussi bien Christian Pineau que Jacques Soustelle, Vercors, Ambrière et Berl... Il y a quelque temps, vers la fin de l'hiver dernier, Marie-Madeleine Fourcade manifestait avec une certaine d'anciens de la Résistance devant une ambassade étrangère, à Paris, pour obtenir l'extradition d'un criminel de guerre notoire qui vit des jours paisibles en Amérique du Sud. A ce propos, le chroniqueur d'un grand journal du soir, voyant la minceur d'eux, serrés sous les drapeaux, la vie de Paris menait son train et Marie-Madeleine Fourcade aussi pensait-elle à ce que fut la grande époque du lever de boucliers dans le pays meurtri et humilié de la défaite. On prendra quelque intérêt à lire les pages qui suivent, dans lesquelles elle explique comment naquirent les réseaux et ce que fut l'œuvre des premiers Résistants.

## Il fallait choisir : collaborer, attendre, ou résister

Réseau se dit d'un petit filet, et filet se dit d'un ouvrage fait de fils entrecroisés, qui sert à prendre les animaux.

Sous l'Occupation, les Français désireux de continuer la lutte s'étaient organisés en réseaux, qui constituaient autant de filets à prendre l'envahisseur.

Lorsque la défaite de 1940 eut soudainement recouvert la patrie de son linceul marqué de la croix gammée, ceux qui l'aimaient et souffraient atrocement de la voir gisante, n'eurent plus devant eux qu'un choix :

— ou la collaboration, s'ils estimaient que jamais les Français ne seraient capables de déloger les armées nazies — selon

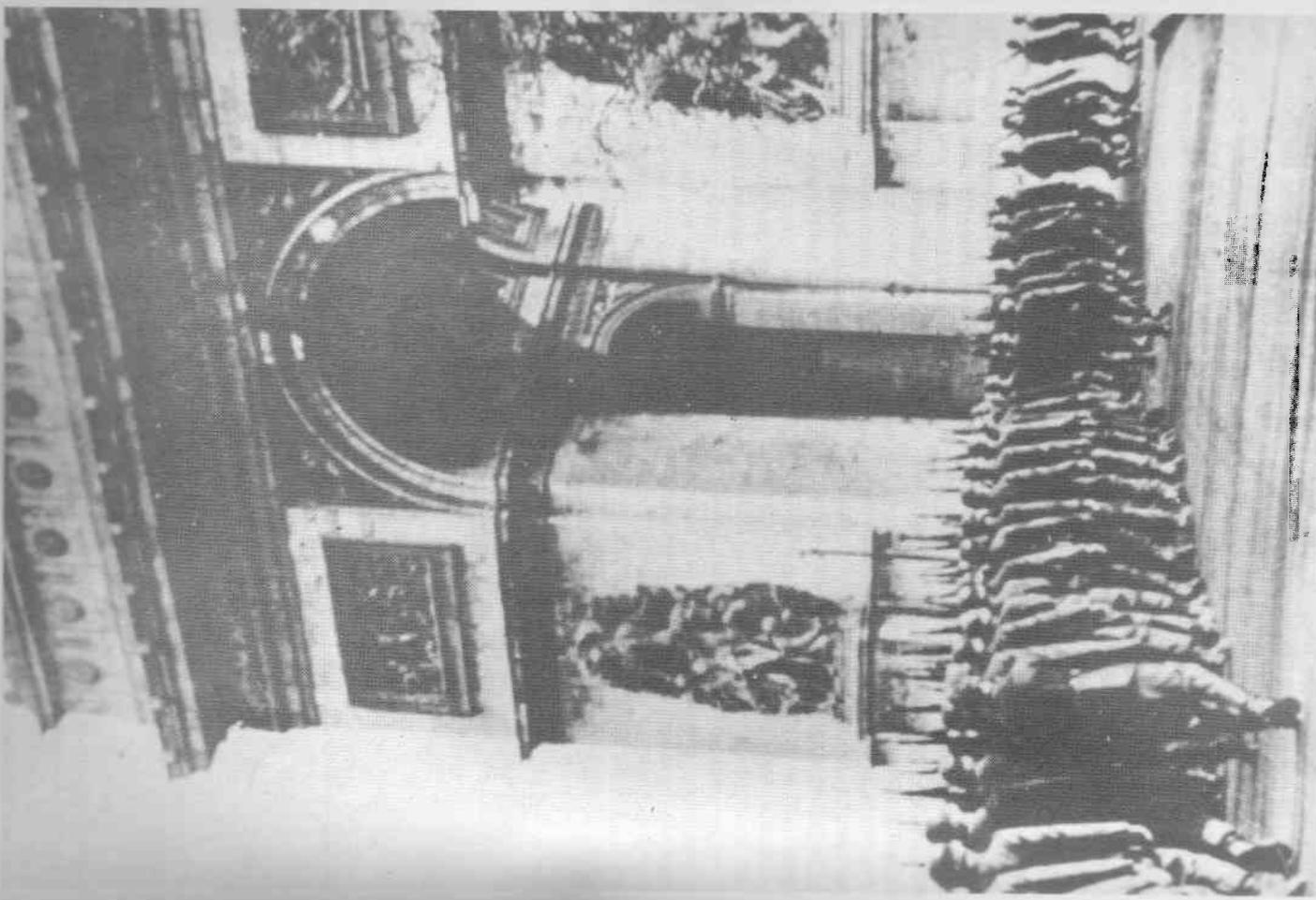
Pétain : « Vivre d'abord, attendre ensuite l'occasion d'en sortir » ;

— ou la résistance, c'est-à-dire faire face aux forces allemandes en vue de les retouler — selon de Gaulle : « La France a perdu une bataille, elle n'a pas perdu la guerre... La flamme de la Résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas ! »

La destinée de la France pouvait alors aussi bien s'ouvrir sur un semblant de paix honteuse au service d'Hitler, que sur l'espoir, à vrai dire infime à l'époque, d'une libération.

Mais le gouvernement de Vichy ayant perdu, après avoir choisi la capitulation, toute possibilité de se libérer la tête haute en gardant l'initiative du mouvement, il ne restait plus à ceux qu'animait l'instinct de conservation national, qu'à aider l'Angleterre, restée seule en guerre, à battre les Allemands.

C'est dans ce cadre que la Résistance a pu naître.



Entrée des Allemands à Paris en juin 1940. (Keystone.)

## L'espoir et l'aide extérieure

Cependant, le bon sens populaire ne croit qu'à ce qu'il perçoit et l'instinct de conservation national n'aurait pu, sans *espérance*, se donner libre cours. C'est le courage du peuple anglais et sa ténacité qui lui ont épargné d'être à son tour envahi, qui ont, en premier lieu, cristallisé l'esprit de Résistance; ensuite, le fait qu'une poignée de Français libres, galvanisés par de Gaulle, pouvaient continuer la lutte, grâce à son énergie créatrice. En outre, il n'y aurait pas eu de possibilités de résistance sans aide extérieure, sans évasions sur le monde encore libre, sans apports matériels aux forces jaillissant de la clandestinité. Car nous avons vu plus tard, après la chute du III<sup>e</sup> Reich, que le fameux *Wehrwolf*, l'organisation clandestine nazie, tant redoutée par nos services, n'a jamais pu montrer de quoi il était capable, dans une Allemagne traquée, occupée de part en part et, surtout, lâchée par le monde entier. Sans cette espérance, sans cette laborieuse assistance, il est donc permis de penser que les Français, qui n'étaient pas d'accord avec la politique de collaboration de Vichy, eussent succombé sous le nombre des fanatiques de l'obédience nazie, ou celui des résignés, orgueilleusement retranchés derrière l'utopie de « civiliser le vainqueur », ou encore celui des sordidement résolus à s'enrichir aux dépens de la ruine publique. Mais c'est peut-être l'aspect le plus émouvant du phénomène Résistance, que, pendant très longtemps, ceux qui se battent dans l'ombre le firent davantage pour soutenir la cause de leur espérance, que pour en retirer un résultat tangible et immédiat.

« *Eclairer les opérations alliées!* » Ce ne fut qu'une suite de joutes aveugles, d'objectifs que l'on n'atteint pas soi-même, de desseins restés obscurs pour l'exécutant, d'opérations parfois chancelantes, souvent assorties de malentendus né de communications fragiles et de l'éloignement du commandement. Cependant au sein d'une nation délitivement

consentante dans son administration, de Dunkerque à Saigon, réduite à l'arbitraire d'une occupation qui l'étreint, d'abord aux deux tiers, puis sur la totalité de son territoire, la sillonne de commissions de contrôle, la force au travail et la soumet jusque dans sa police, des hommes et des femmes se sont dressés, avides de défendre leur patrie contre elle-même.

## Combien furent-ils ?

Tenant compte du fait que des vieillards et des enfants se sont mis de la partie, combien furent-ils par rapport à la masse restée amorphe des Français? La Résistance, c'est un mince filet d'eau qui est devenu, au fil des ans, un fleuve en crue aux courants mouvants, anonymes, disparates, impossibles à jauger exactement, même aujourd'hui.

« Le Comité français d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale » a cependant procédé à une étude sociologique qui porte sur l'âge, le sexe, la profession, les causes, les lieux et les dates d'arrestation des victimes de la déportation, d'où il ressort qu'il n'est pas une catégorie sociale qui n'ait été touchée, pas une bourgeoisie qui n'ait eu un déporté ou un fusillé. Cette étude démontre clairement que la Résistance fut une épreuve commune, la véritable bataille de la France rassemblée, donc un fait national. Mais l'« armée des ombres » n'était pas celle de Verdun. La première ligne se trouvait partout et le front commençait devant sa propre porte, puisque l'ennemi et ses complices, les collaborateurs, étaient partout.

Les Anglais, qui ne prétendaient découvrir chez nous que de petits groupes de techniciens, furent stupéfaits de la quasi-génération spontanée de nos formations patriotiques et de leur variété. Chemin, faisant, le plus étonnant pour nous Alliés et pour les intéressés eux-mêmes, fut la constatation des résultats tangibles obtenus. S'ils sont, malheureusement, disproportionnés avec le volume des pertes, anormalement sévères, pouvait-il en être autrement? Car rien ne préparait les volontaires de la Résistance



Mme Marie-Madeleine Fourcade (au centre) manifestant avec ses camarades de la Résistance devant l'ambassade de Bolivie, à Paris, pour réclamer l'extradition de Klaus Altmann, que l'on suppose être Barbie, le chef de la Gestapo de Lyon pendant l'occupation. (Keystone)

▲ agir en espions, faussaires, recéleurs, dynamiteurs, à devenir des repris de justice, des bagnards, des gibiers de potence, dans ce combat où le chef pouvait, d'un moment à l'autre, devenir le lamproste, chacun donnant sa propre mesure, avec la mort comme seul étalon, puisque l'immolation de tous était librement consentie, sans contrainte, sauf celle de leur conscience, nimbée d'une lumière venue du fond des âges, l'esprit de sacrifice.

## Qui a fait le premier pas ?

Quel est celui d'entre eux qui a fait le premier pas ?

Le 14 juin 1940, jour de l'entrée des Allemands dans Paris, deux hommes, un grand chirurgien et un concierge, se sont suicidés. Ils ne pouvaient survivre à la collaboration. C'était le professeur Germain Laugier et le concierge de la rue de la Harpe, M. Hérault. Le 20 octobre, un bûcheron nommé Hérault est fusillé dans l'Oise à Saint-Germain-la-Croix.

Thierry de Martel, et l'autre, concierge à l'Institut Pasteur, était le fils de Joseph Meister, qui fut le premier sauvé de la rage. Ces gestes gratuits d'un éminent connaisseur du cerveau humain, qui savait qu'on ne pouvait rien attendre des nazis, et d'un être qui n'avait pu voir le jour que parce que son père avait été miraculé d'un fléau jusqu'alors incurable, ces deux hommes, nous hurlant : « *Hate /à!* » du fond de leur désespérance, symbolisent la genèse du combat clandestin.

Ensuite, il y eut des actes individuels de bravoure spontanée, que l'on peut épingle sur la carte de la Résistance, comme les signes avant-coureurs de la délivrance. Le 7 septembre 1940, à deux endroits différents, Louis Lallier, vingt-cinq ans, un domestique de ferme, et Pierre Roche, de Royan, dix-neuf ans, sont fusillés sur-le-champ pour avoir coupé des câbles de téléphone. Le 20 octobre, un bûcheron nommé Hérault est fusillé dans l'Oise à Saint-Germain-la-Croix.

Poterie, pour sabotage. En novembre, c'est Maçon et Brusque, qui sont fusillés à Saint-Valéry-sur-Somme, également pour sabotage, de même que Mourguès, un marchand de vin de Bordeaux, le 5 décembre. Et, le 23 décembre, Bonselger est fusillé pour avoir attaqué un soldat allemand.

Rien ne put rebuter cette contre-offensive en marche, que révèle parfois le grand coup de projecteur d'un haut fait reconnu, rien ne put l'abattre. D'approche en approche, elle forma les réseaux.

## Naissance et organisation des réseaux

Peu de moyens s'offraient aux clairvoyants qui, sous le coup de poing brutal de l'envahisseur en uniforme vert-de-grisé de la Wehrmacht pressentaient les dramatiques lendemains S.S. et la mise en esclavage du peuple français. L'impérieuse nécessité de cimenter par l'exemple leur juste cause, les poussa d'instinct à agir vite ; mais comment ? D'autant qu'ils ne savaient pas tout du régime nazi, nos camarades, et certains ne le surent jamais. Le bilan ? 40 millions de morts, près de 6 millions de Juifs anéantis ainsi que les quatre cinquièmes du peuple tsigane, des charniers à tous les carrefours de l'Europe, un plan dantesque de génocide pour assurer l'espace vital du Grand Reich. Or, bien plus qu'aux troupes d'occupation, c'est à ce régime infernal que les réseaux ont eu à faire face. Ils ont appris ce qu'il était en marchant contre lui.

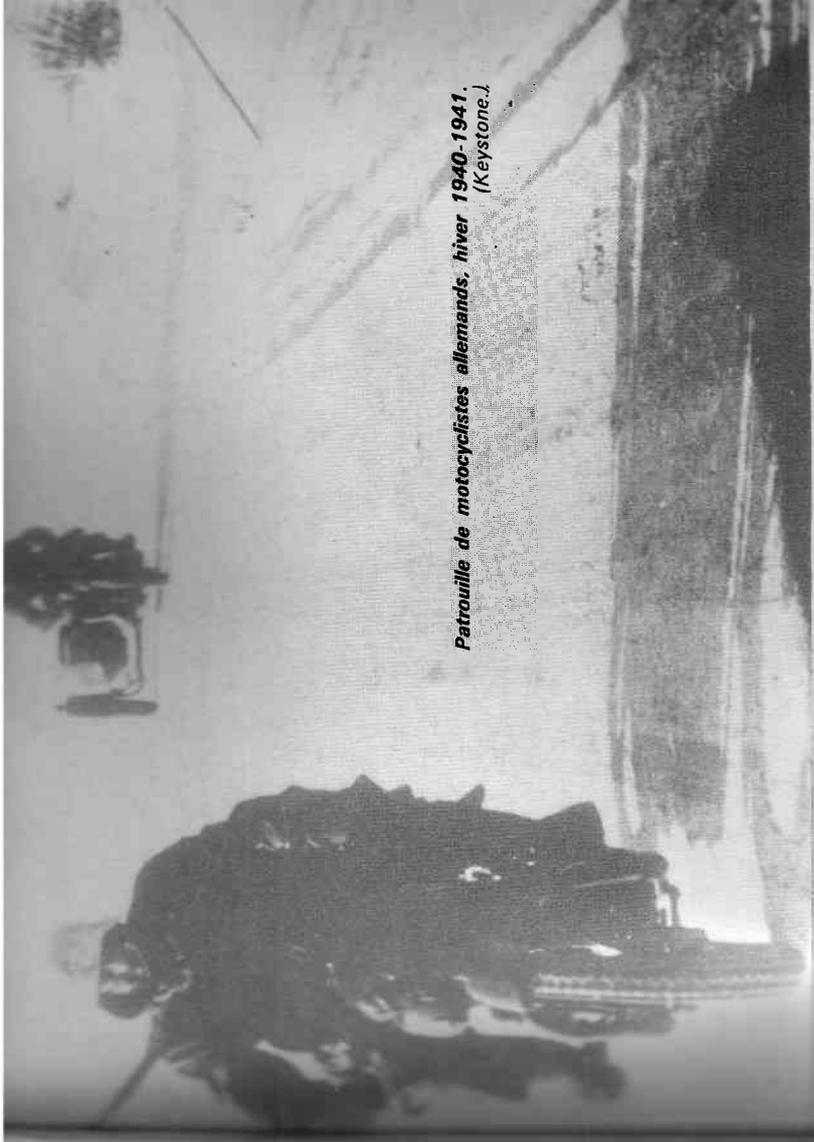
Les impératifs sont pour eux de se dégager de l'envahisseur obsédant, afin de sauvegarder la précieuse liberté d'action nécessaire à l'accomplissement des missions. Il leur faut donc s'organiser pour durer, tout en surmontant les épreuves matérielles, qui frappent cruellement des organismes mal rompus à ce genre d'exploits, et qui semblaient incompatibles avec un monde moderne et prétendument civilisé. Il leur faut veiller à protéger

les faibles et à étayer les forts, et, puisque le but est de favoriser l'avance des armées libératrices, il leur faut, bien que traqués, dépersonnalisés, meurtris, surprendre les secrets et les intentions de l'ennemi. Entre eux et l'espérance alliée se dressent des montagnes et des côtes hérissées de défenses, s'étalent des mers désormais interdites. En France même, pas de salut, puisque le gouvernement de Vichy fait chorus avec l'occupant. Reste le ciel, où s'organise l'invisible bataille des ondes et où glissent les ailes des avions porteurs de secours.

Les réseaux, certes, pouvaient élaborer des plans, mais leur efficacité ne devait naître que de contacts solidement établis avec ceux qui conduisaient les hostilités. Leur organisation ne pouvait prendre que trois directions qui, en fait, s'interpénétraient : la propagande clandestine ; — le renseignement ; — l'action directe.

## La propagande clandestine qui lève le bandeau de l'aveuglement

Les hommes des réseaux de la Propagande clandestine eurent la noble et dure tâche qui consistait à lever le bandeau de l'aveuglement. En vérité, ce fut une tâche de rééducation pénible, de faire reconnaître aux foules la nature d'un conflit engagé sur des bases incomprises et de créer des positions morales, où l'on ne pouvait plus qu'attendre de se faire tuer, plutôt que de se rendre une nouvelle fois. Avant de partir en guerre, une nation consciente de ses responsabilités eût dû enseigner à ses ressortissants pourquoi il fallait la faire. Les instruire des épreuves qui les menaçaient s'ils renâclaient à la bataille, du désastre total qu'une capitulation entraînerait, eût été au moins aussi utile que de les munir de masques à gaz ou de cartes de pain. De *Mein Kampf* et d'*Hitler m'a dit* on savait à peine les titres. Grand fut mon émoi, lorsqu'en décembre 1939, sur le front



Patrouille de motocyclistes allemands, hiver 1940-1941. (Keystone.)

d'Alsace, il me fut donné d'assister à l'interrogatoire que fit subir à ses hommes un chef de bataillon d'infanterie : à peine quelques-uns d'entre ces soldats percevaient pourquoi ils étaient là. Ils n'eurent pas le loisir de se le demander longtemps.

Le moral façonné en 1914-1918 aux accents de « *Mourir pour la patrie est le sort le plus beau* », ne prenait plus en 1939-1940 des contours de frontières. L'amour du citoyen pour la liberté était alors, il faut bien le croire, aussi pétrifié que le buste de Marianne dans les mairies.

La propagande dispensée de Londres par la grande voix de la B.B.C. n'eût pas suffi à opérer le redressement miraculeux. Il fallait que la propagande jaillit aussi des entrailles torturées de nos semblables.

Entre Maurice Schumann, le porte-parole de la France Combattante, et Jean-Hérolf Paqui, le meneur de Radio-Paris, dut s'insinuer une expression venue du terroir, qui palpita bientôt autour des cerceaux engourdis par la lâcheté ou paralysés par l'angoisse. Elle murmurait de bouche à oreille, cette propagande résis-

tante, qu'il existait des gens capables de braver l'ennemi ; elle s'enhardissait jusqu'à tracer des mots d'ordre ; elle manipulait la dynamite de l'encre clandestine qui coulait en tracts, en journaux, en brochures, voire en volumes. Depuis la « prédiction de Sainte-Odile » que les patrouilleurs de mon réseau utilisaient en guise de test, jusqu'au *Silence de la Mer*, de Vercors, qui en enseigna, quant à la conduite à tenir devant l'ennemi, plus que n'importe quelle diatribe empoisonnée. Et les petites nouvelles qui maintenaient haut les cœurs, véhiculées par « *Combat* » « *Les Petites Ailes* » « *Résistance* »... Et les mises en garde étayées de listes de suspects, qui ne déguisaient pas l'intention de punir les traîtres.

Les risques étaient aussi grands pour ceux qui réarmaient les consciences, que pour n'importe quel autre combattant. Pour réussir, ils devaient prendre les formes les plus spectaculaires, se jeter presque dans la gueule du loup, comme cela arriva à nos camarades belges, lorsqu'ils substituèrent au vrai un faux *Soir de Bruxelles*, mis en vente dans

toute la ville. On doit sans conteste, à ces réseaux de la propagande clandestine, la fertilité des couches de combattants volontaires. Touchant du doigt l'écrit qui reste, l'hésitant se prenait à songer : « On peut donc en être, on peut donc les rejoindre ! »

Le fruit mûrissait alors, qui pouvait être cueilli au profit d'un réseau de renseignements, d'un maquis, d'un concours forcé, d'évasion ou cachette, rapatriement d'aviateurs ou ravitaillement de patriotes traqués.

## Le Renseignement, arme silencieuse

Le deuxième volet du triptyque était le *renseignement*, l'arme silencieuse. Il a fallu apprendre à la manier et, là encore, à s'adapter :

« Si le renseignement fourni au commandement doit être interprété, déformé, torturé, pour se transformer en une donnée incertaine, ou pour en extraire la connaissance problématique des projets de l'adversaire, mieux vaut qu'il n'en reçoive aucun. Car non seulement il serait exposé aux surprises pleines de catastrophes, mais l'habitude prise de chercher partout à contrarier les projets de l'adversaire, supposés connus, l'entraîne peu à peu, et c'est le plus grave, à leur subordonner les siens propres... »

Ainsi parlait le Colonel Ch. Bernis, as du 2<sup>e</sup> bureau de la guerre de 1914-1918, héros de la Résistance. C'était donc une responsabilité immense que celle de renseigner, et il est incontestable que les réseaux ont joué, dans ce domaine, un rôle d'une dimension incalculable.

Mais pourquoi le rôle primordial de l'information avait-il été dévolu à un peuple qui n'avait en aucune manière été façonné en vue de jouer les James Bond ? Tout simplement parce que les amarrés des filets d'agents professionnels du 2<sup>e</sup> bureau et de l'Intelligence Service, pour la France battue comme pour l'Angleterre encore en guerre, étaient rompus. D'une part, l'ennemi avait saisi les archives du

2<sup>e</sup> bureau de l'Armée française, dans un train capturé, lors de la débâcle, à La Charité-sur-Loire, et cette découverte avait décamouflé tous les agents et « honorables correspondants » travaillant pour nos services dans les pays d'Europe, désormais occupés par Hitler. D'autre part, l'Intelligence Service, à la suite du réembarquement anglais à Dunkerque, ayant perdu l'essentiel de son réseau d'agents et de correspondants dépendant d'ambassades et de consulats pour l'heure désertés, ne disposait plus sur le continent que d'hypothétiques adresses, qu'il lui faudrait ultérieurement réanimer au moyen d'émissaires parachutés, ou bien confier à des réseaux européens surgissant de la clandestinité. Cependant, les services secrets de l'Armée française, grâce à des officiers que la défaite n'avait pas anéantis comme le colonel Baril ou le capitaine Brouillard (Pierre Nord), purent se survivre à eux-mêmes, tout en feignant de se courber devant le régime de Vichy, en créant le bureau M.A. (bureau des menées antinationales), ce qui leur permit par la suite de se joindre d'une manière plus orthodoxe aux réalisations anarchiques de la Résistance.

Les réseaux de renseignements clandestins se formèrent de deux manières :

— d'une manière spontanée, c'est-à-dire à l'initiative de chefs habitant la France et résolus à y rester pour continuer la lutte, plutôt que de se joindre aux Forces Françaises Libres, la plupart d'entre eux étant, à l'origine, des militaires de l'armée active n'ayant pas accepté de servir dans cette Armée d'armistice à l'appellation paradoxale ;

— d'une manière orientée, c'est-à-dire à l'instigation de chefs venus de Londres, lesquels étaient, soit des émissaires du général de Gaulle et de ses services de la France libre, soit des agents des services secrets britanniques, dénommés, dans leur ensemble, Intelligence Service.

Au début, les différents animateurs se rencontrèrent et s'épaulèrent mutuellement. Par la suite, que ce fût tacitement ou sur des mots d'ordre de Londres, ils s'évitèrent soigneusement. L'expérience avait démontré que les interférences de



Maurice Schumann, à l'époque où il parlait aux Français sur les ondes de la B.B.C. (Keystone.)

réseaux pouvaient être à la fois meurtriers, lorsque l'un d'entre eux craquait, et préjudiciables à la qualité du renseignement, lorsqu'une information émanant d'une unique source était, d'aventure, transmise par plusieurs filières, et pouvait alors passer pour un recoupement. Mal-

heureusement, les réseaux y perdirent en unité ce qu'ils gagnèrent en sécurité. Un climat de surenchère démagogique, voire de rivalité, s'instaura dans le petit monde du renseignement, infiniment préjudiciable à la pureté d'intention des exécutants.



De gauche à droite : le général Loustaunau-Lacau, le colonel Groussard, le colonel Remy, M. Frenay



## Les premiers réseaux spontanés

Les premiers réseaux métropolitains spontanés sont : le Réseau Interallié (d'origine polonaise, qui devait devenir F 2) ; le Réseau Alliance (fondé par le général Loustaunau-Lacau, alors commandant breveté d'E.M.) et le Réseau Gilbert (du colonel Groussard, ancien commandant de l'Ecole militaire de Saint-Cyr). Les premiers réseaux à Croix de Lorraine, d'origine londonienne, sont : le Réseau Brutus-Boyer (du colonel Pierre Fourcaud du cadre de réserve), le Réseau Saint-Jacques (de J. Duclos) et le Réseau Confrérie Notre-Dame (de Remy). Ils sont tous nés au cours du 2<sup>e</sup> semestre de 1940, tandis que se formaient les groupes du « Musée de l'Homme » et du tandem capitaine Frenay-Chevance-Bertin, « Combat », qui, par la suite, donnèrent parallèlement le jour à des réseaux de renseignements.

Pour ces débutants, les mailles du filet devaient être tissées à partir de zéro. Les moyens matériels, pour les métropolitains, ne furent, à l'origine, que les moyens du bord. Les chefs de réseau se cotisèrent avec leurs adeptes pour faire tourner la machine, mais ils ne disposaient ni de bâtiments, ni de techniciens de la clandestinité, ni de dispositifs de transmission et de liaison pour capter le renseignement à sa source et le faire parvenir entre les mains de ceux qui l'utiliseraient. Les premiers courriers partirent

vers Londres par des voies de fortune, via la Suisse ou l'Espagne. Parfois, lorsqu'on les connaissait suffisamment pour y être agréé, via les consulats de pays neutres. Pour être jugé apte par les services de Londres et bénéficier de l'aide que l'on en sollicitait pour continuer la lutte, aucun autre moyen n'exista, pendant des mois, que de montrer ainsi patte blanche. Ce fut la période de la bouteille à la mer que lance le naufragé. Le tournant décisif.

En revanche, les chefs de réseau en puissance, venus de Londres, étaient nantis de solides moyens, en argent et matériel de transmission. Leur tâche, au début, n'en fut pas pour autant facilitée, car, eux aussi, devaient tisser leur filet à partir de rien, dans le domaine du recrutement et des installations clandestines. Le fait qu'ils arrivaient d'Angleterre ne leur donnait, du reste, pas toujours le préjugé favorable, dans un climat où le pétainisme dominait parfois encore. Le recrutement se faisait par osmose. On commençait, bien sûr, par ses proches, encore que les foyers fussent souvent divisés. Il n'était pas rare de voir des frères ou des parents et leurs enfants de part et d'autre de la barricade. (Pour les réseaux de renseignements, il n'était d'ailleurs pas recommandé de recruter des familles entières. Des individus isolés et mobiles convenaient mieux aux services que l'on attendait d'eux.) Les amis, même intimes, d'avant-guerre, pouvaient être tout aussi décevants, ainsi que les camarades ou les relations de travail. Dans tous les cas, il était prescrit de se



Ils fondèrent les premiers réseaux de résistance au cours du 2<sup>e</sup> semestre de 1940. (Photos Keystone.)

méfier : la délation par imprudence ou la trahison ne pardonnait pas.

## Les soldats sans uniforme

Les premières mailles se nouèrent donc par milliers, nées des dangers courus au milieu de mai et juin 1940, d'exils régionaux, d'évasions précipitées lors du gigantesque coup de râteau de l'ennemi avant l'armistice. Certains de ceux qui avaient le plus souffert de la défaite, se retrouvèrent et formèrent des familles nouvelles sans rien de commun ni avec les liens du sang, ni avec la formation professionnelle, politique ou confessionnelle. Une nouvelle couche sociale s'intégrait, délivrée de tous préjugés d'éducation ou de caste. Ce fut la couche mère de la Résistance.

Ces familles d'un genre inédit n'étaient pas intégralement composées d'agents de renseignements, que l'ennemi nommait « espions ». N'ayant à juste titre jamais voulu admettre qu'ils faisaient de l'espionnage dans leur propre pays, alors transformé en plaque tournante au service d'Hitler, les agents des réseaux, quel que fut leur grade ou leur fonction, se considéraient comme des défenseurs de la patrie, des soldats sans uniforme et, spontanément, se pliaient à une véritable hiérarchie librement consentie. Un général ne mettait aux ordres d'un blanc-bec, une grand-mère à la disposition d'un jeune

ceux qui auraient pu être ses petits-enfants.

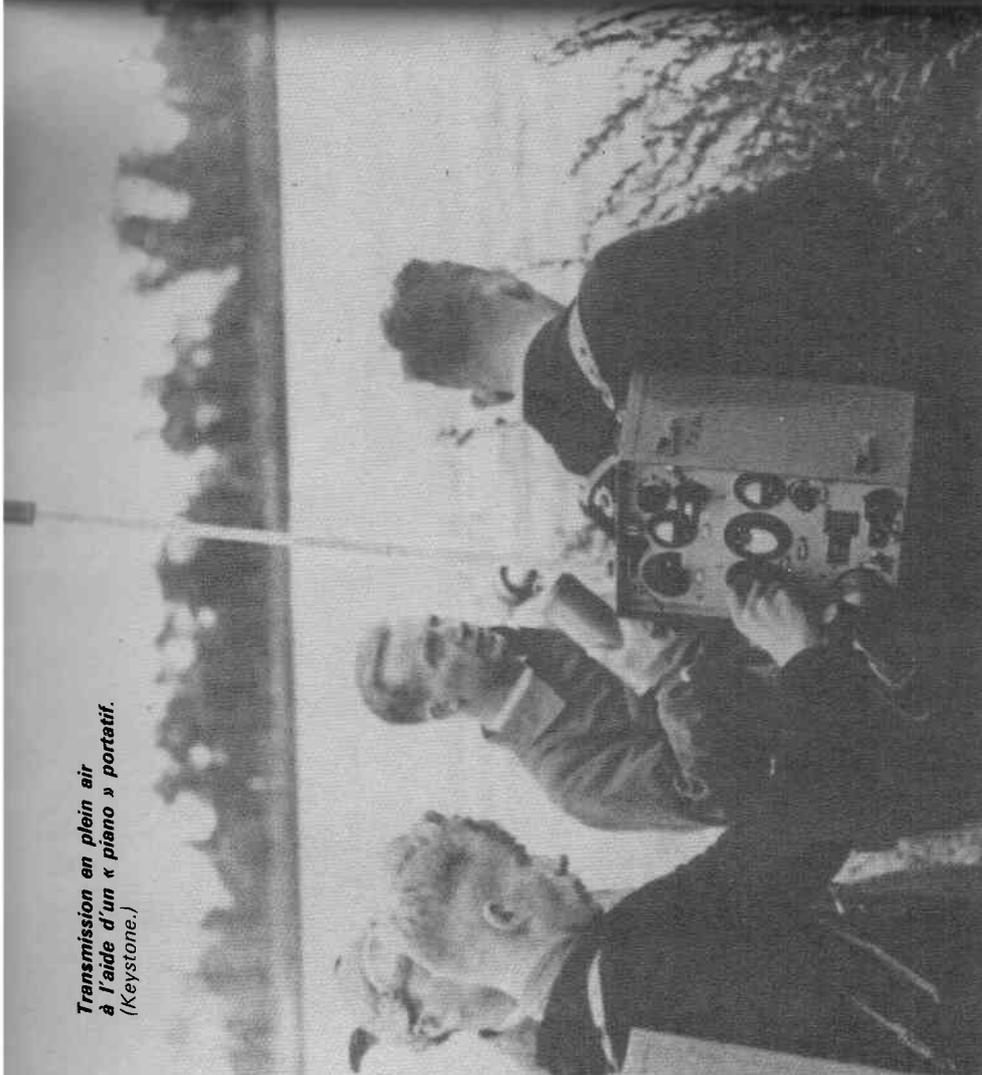
Dans cet amalgame composite, existaient, bien entendu, des « espions » véritables, ceux qui recueillaient le renseignement. Soit qu'ils l'eussent à portée de la main, cadres, employés ou ouvriers des chemins de fer, des P.T.T., des arsenaux, des usines ou entreprises travaillant pour l'occupant ; soit qu'ils eussent à la recherche par mille astuces, infiltration, cambrilage ou observation à distance, lorsqu'il s'agissait du stationnement, de l'armement ou des mouvements des troupes de l'Axe sur terre, sur mer et dans les airs.

Il va sans dire que ces « espions », s'ils pouvaient être des techniciens dans certaines disciplines, n'étaient pas rodés à leur nouveau métier, et qu'il fallut leur en apprendre les bases et les finesses.

## Espions et boîtes aux lettres

Dans les deux cas, la recherche du renseignement, sauf découverte exceptionnelle, était guidée par des questionnaires distribués par le chef du réseau, qui, à la longue, furent orientés par Londres en fonction des impératifs de la conduite de la guerre. Autour de ces « sources » ou de ces « observateurs », se créèrent des services, devenant de plus en plus lourds eu égard au rendement et qui furent à l'origine de bien des lamentations.

Transmission en plein air à l'aide d'un « piano » portatif. (Keystone.)



Pour un agent « espion », on comptait bientôt un agent « boîte aux lettres » et au moins un agent de liaison, agissant sous les ordres d'un chef de secteur, lequel multipliait son personnel en fonction des informations qu'il avait à rassembler, ainsi que ses postes de commandement. Son état-major était composé aussi d'éclairieurs, de prospecteurs ou recruteurs surveillant les tenants et aboutissants du district, préparant les abris de repli, embauchant de nouvelles sources, de nouveaux techniciens.

Le chef de secteur, généralement formé au préalable, était en rapports constants avec le cerveau du réseau, le « chef du réseau », lequel disposait de divers bureaux comprenant des instructeurs pour la recherche et les méthodes de codage, des organisateurs tels que le distributeur de fonds, le fabricant de faux papiers d'iden-

de courriers et les discriminateurs des renseignements parvenus à la centrale, les préposés au secours des agents en péril.

## Transmetteurs et courriers

A ces services de base, sans lesquels aucune information n'eût pu être recueillie, s'ajoutèrent, au cours de l'année 1941, des services de transmissions rapides, sans lesquels l'information eût manqué d'efficacité. Car, en gros, les renseignements étaient de deux sortes. Les renseignements *statiques* qui parvenaient à Londres par courriers : installations fixes de l'ennemi, ses défenses (qui nécessitaient l'apport de cartes explicatives),

comme des volumes), ses réactions morales ou psychologiques, son activité politique au sein de la collaboration. Les renseignements *urgents*, qui devaient partir par radio, faute d'être utilisables : identification de nouvelles troupes ou de troupes faisant mouvement, chasse aérienne, départ ou arrivée de sous-marins, installations de batteries anti-aériennes, projets d'offensive, beaucoup plus tard emplacements d'armes secrètes.

Les courriers qui, au début, filaient par des moyens de fortune (convoyeurs armés d'une valise diplomatique ou de valises truquées), sur la Suisse ou l'Espagne, où ils étaient remis à des officines des services alliés par des bateaux ayant pour un rendez-vous en mer, furent remplacés par la suite, en France même, par des avions atterrissant clandestinement ou des navires ou sous-marins approchant de nos côtes.

En fait, surtout, les Anglais, estimant que la rapidité de connaissance du renseignement était un facteur essentiel du succès de leurs armes, mirent au point un fantôme circuit de postes radio. Fournis aux chefs de réseau, ces postes étaient reliés par ondes courtes à la centrale anglaise, qui captait leurs messages codés, sous de rendez-vous indiqués sur les plans destinés aux opérateurs et propres à chaque poste immatriculé par un sigle ou une appellation (nom d'instrument de musique ou prénom identifiant le réseau ou le manipulateur). Chaque plan comprenait un ou plusieurs indicatifs d'appel ou de réponse, des longueurs d'ondes pour le jour et pour la nuit, des horaires fixes, un code-opérateur, lequel permettait à l'opérateur d'indiquer qu'il changeait sa longueur d'onde ou qu'il sollicitait un autre rendez-vous, non prévu au programme. Les postes émetteurs étaient étalonnés en fonction des régions à desservir. Les opérateurs radio des réseaux de renseignements, sauf les agents « espions » agissant pour leur propre compte, n'avaient jamais connaissance des messages qu'ils transmettaient, codés au préalable et qui leur avaient été délivrés par les agents de liaison. De même ils remettaient, dès réception, aux agents de liai-

expédiés par la centrale. A moins que des circuits imposés par la sécurité ne les obligeassent à aller déposer ces messages de Londres dans une « boîte aux lettres », ainsi que les messages expédiés par leurs soins, comportant leur heure de départ.

## « Ils » entendaient parfois

Les premiers postes radio, les fameux Mark III, qui créèrent les fils indivisibles de la Résistance, pesaient 30 kilos. Il était quasiment impossible de les camoufler. Londres les changea, courant 1942, contre des postes plus délicats, bien que du même principe, de moins en moins volumineux, et dont les derniers en date purent être dissimulés en pièces détachées dans des troussees de toilette. A l'ère électronique, de pareils moyens peuvent paraître puérilement archaïques. Ils marquent cependant d'une manière indélébile le combat secret de la Deuxième Guerre mondiale. Grâce à ces postes, la B.B.C. pouvait donner les nouvelles du jour en pays occupé, le War Office pouvait compter les divisions ennemies en action, repérer les sous-marins en partance, recettifier les bombardements de la R.A.F.

La nation française est infiniment redevable aux opérateurs radio, véritables fantassins de première ligne, attirant sur eux mêmes, dès l'indicatif d'appel, les foudres de la goniométrie; car si les renseignements transmis par eux ont contribué à refouler l'ennemi, ils ont aussi sauvé des vies françaises en évitant des destructions inutiles. Il n'y eut pas moins de 3 700 télégrammes reçus par le haut commandement à la veille du débarquement!

On demandait à ces radios d'avoir toutes les qualités, d'être exacts, patients, muets comme la tombe, de jongler comme des acrobates : « Je les ai! », soufflait l'opérateur courbé sur l'œil magnétique du tableur du « piano » des messages de 80, 100, 120 groupes de 5 chiffres ou lettres en un temps record pour dépitier l'écoute. Il adorait son métier. L'art de déployer une

rités voisines de la maison, sans attirer l'attention des voisins ou même du logeur, de camoufler son instrument après l'émission, d'en améliorer sans cesse la qualité, était pour lui un sacerdoce. Il se savait indispensable. L'efficacité du renseignement qu'il « passait » sans en connaître la teneur, l'héroïsme de celui qui l'avait fourni, étaient tributaires de son sang-froid, de son courage, de sa ténacité.

— « *Changez de quartz (longueur d'onde). Pie, cela fait presque vingt minutes, vous allez vous faire « gonio-métrier.* » — « *Ça marche trop bien ce matin, ils entendent 5 sur 5...* » L'homme du guet déboula la rue, pédalant ferme, le timbre de sa bicyclette fait entendre le signal qui signifie danger. Pie clôtura à regret, en donnant un rendez-vous supplémentaire. Y sera-t-il ?

## Pionniers des premiers contacts

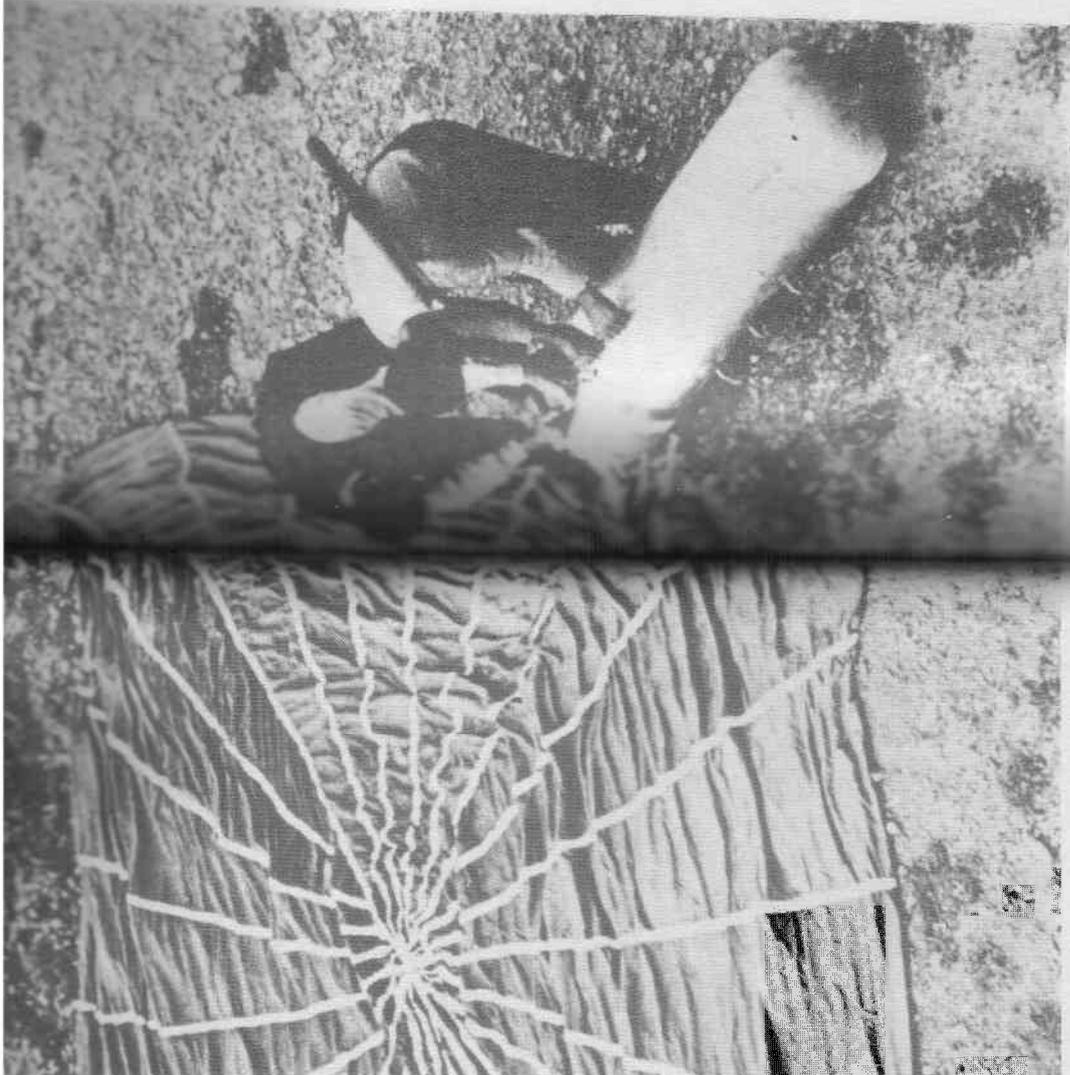
Ces postes émetteurs, poumons des réseaux, leur parvenaient pour une part infime par transport à travers les frontières terrestres ou maritimes, mais par dizaines au moyen d'opérations aériennes.

Les premières de ces opérations, des parachutages « blind » (aveugles), dans des zones repérées par la R.A.F., mais sans balisages, donnèrent lieu à beaucoup de déconvenues. L'agent parachuté avait de la peine à se reconnaître seul une fois au sol ; il pouvait se blesser en atterrissant et ne pas retrouver le parachutiste largué en même temps que lui.

Néanmoins, nous devons à ces pionniers les premiers contacts utiles : Pierre Fourcaud et Duclos Saint-Jacques, parachutés dès l'automne 1940, le radio Laroche, avec le Mark III « Roméo » et Jacques Bridou, parachutés le 14 mars 1941, la première équipe radio S.O.E. (Special Operation Execution), parachutée le 5 mai 1941, tous dans la région de Châteauroux, en forment l'avant-garde. Jean Moulin lui-même et ses deux coéquipiers furent encore parachutés « blind » le 31 décembre 1941 en Provence. Mais, entre-temps, les

réseaux naissants avaient reçu, par les premiers postes mis en batterie, des instructions concernant le choix des terrains de parachutage et leur balisage. Ils formèrent alors des équipes spécialisées pour la réception.

Les terrains le plus plat possible, qui devraient avoir un demi-kilomètre de côté et dont les approches immédiates ne comportaient ni arbres, ni pilônes, ni, de préférence, habitations inconnues, ni route nationale ou départementale à des kilomètres, étaient soumis par télégramme à l'acceptation de la R.A.F., qui les photographiait avant de les agréer. Le terrain admis recevait un pseudonyme et devenait la « propriété » du réseau.



## Les messages de la B.B.C. et les parachutages

En période de lune, les équipes de réception se mettaient chaque soir à l'écoute de la série des messages spéciaux de la B.B.C., parmi lesquels ils reconnaîtraient les leurs. Ce pouvait être une phrase comme « Le cornichon n'est pas vert », qui signifiait : parachutage remis ; ou bien « A bon chat bon rat », qui voulait dire : c'est pour cette nuit. L'heure variait avec le temps. En principe, les Whitney ou les Halifax, équipés pour les parachu-

Il fallait voler rapidement les conteneurs pour supprimer toutes traces compromettantes soit en les enterrant, soit en les transportant vers des décharges prévues d'avance. (E.C.A.)

tages, quittaient leur terrain d'Angleterre à la tombée du jour et parvenaient sur l'objectif au milieu de la nuit, calculée en heures G.M.T. Les prévisions tenant compte de la distance à parcourir, ils s'efforçaient d'être exacts au rendez-vous, mais l'équipe de réception, en place très à l'avance, tressaillait souvent d'angoisse pendant des heures, en épiant, parmi les mille bruissements nocturnes, le ronronnement vite devenu familier. Alors les lampistes, cadrés aux quatre coins, allumaient leur torche électrique et le chef d'équipe émettait sur la sienne, placée dans le sens du vent, la lettre de reconnaissance en morse, à laquelle l'avion répondait de ses feux de bouts d'ailes par une autre lettre convenue. Soit au premier passage à la verticale du terrain, soit au second, le largage avait lieu. D'immenses corolles se détachaient et se balançaient dans le clair de lune. Moment ineffable, empreint d'une douce fierté, de l'exploit accompli à la barbe de l'occupant et d'une incommensurable gratitude à l'égard des amis inconnus, qui distraient, pour venir en aide à d'autres, des moments précieux pour leur propre défense.

Puis c'était la ruée sur les parachutes, éparpillés comme des baudruches dégonflées. Le ou les parachutistes, on les accueillait avec de grandes bourrades reconnaissantes en les débarrassant de leurs harnais. Puis c'étaient les conteneurs, qu'il fallait vider en un clin d'œil pour supprimer toutes traces compromettantes, soit en les enterrant, soit en les transportant vers des décharges prévues d'avance, tandis que « passagers » et matériel étaient acheminés en lieu sûr. Là résidait sans doute la phase la plus « trapue » de l'opération. L'ennemi avait pu surprendre le bruit de l'avion, voir à distance les faisceaux des torches. La route du retour serait-elle coupée ?

*L'Intelligence Service, à la suite du réembarquement anglais à Dunkerque, en mai 1940, avait perdu l'essentiel de son réseau d'agents et de correspondants.*

Bien des subterfuges furent imaginés pour conjurer les périls de l'acheminement : de la charrette de foin au canoë, en passant par toutes les gammes de « gazogènes », appartenant à des commerçants, garagistes, médecins (les plus prisés à cause de leurs *ausweis* permettant de circuler de nuit), sans oublier la marche à pied ou à vélo, ployant sous le poids de la « marchandise ». Et, malgré les consignes expressives du chef de réseau, il n'était pas rare que l'on dissimulât, sous la cargaison, le trophée soyeux d'un parachute : « Il fera de si beaux corsages. »

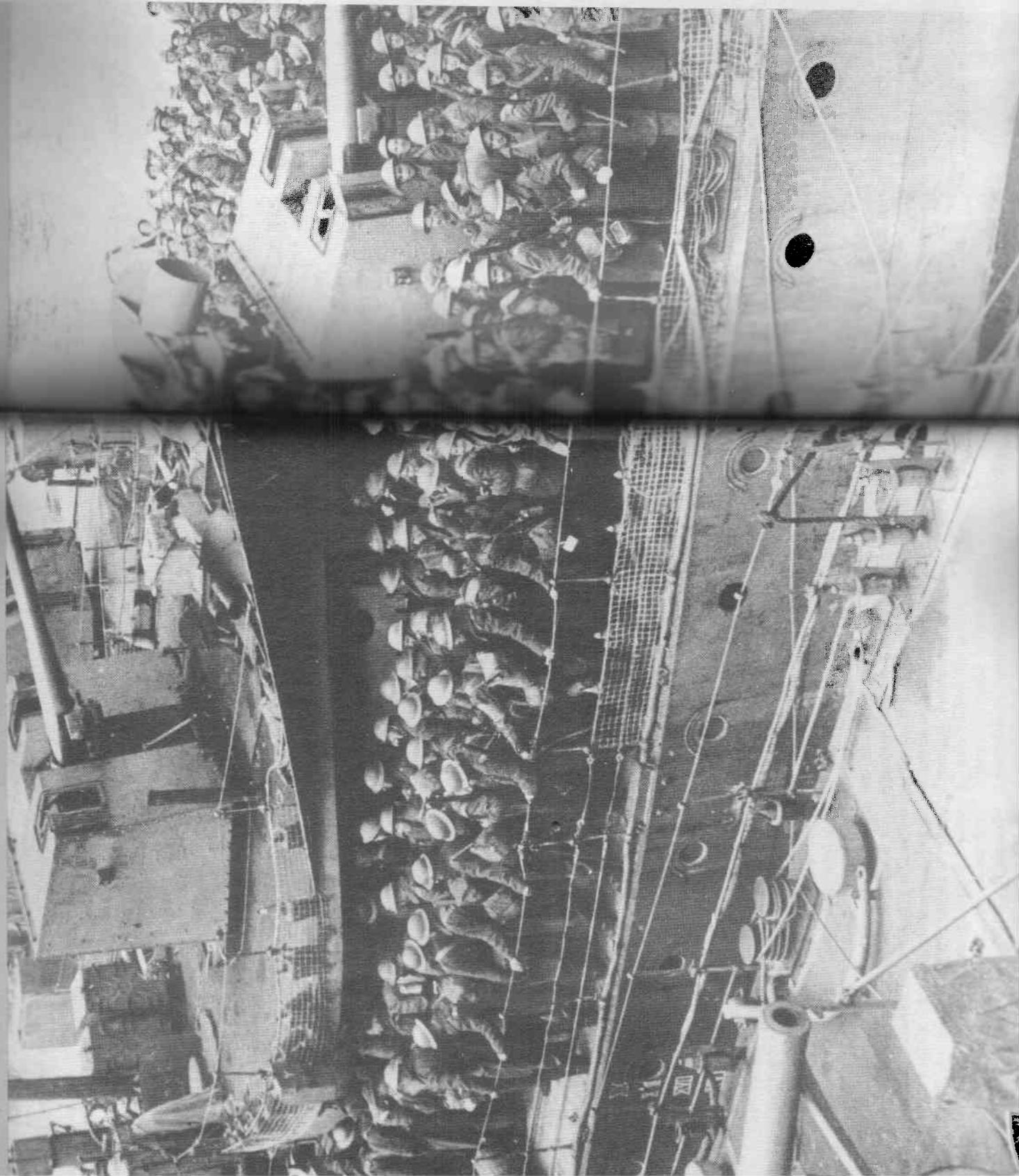
Mon propre réseau réussit ainsi sa première opération avec *comité de réception* en Dordogne, le 5 août 1941. Des dizaines d'autres s'ensuivirent et des centaines de milliers d'autres se multiplièrent au cours des années, sur la France entière (1).

## Réseaux spécialisés : évasions et Juifs traqués

En dehors des réseaux de renseignements militaires, existaient d'autres *réseaux spécialisés*. D'abord ceux de *noyautage des administrations publiques* (N.A.P., super N.A.P.), qui recensaient, en vue de la période de Libération, les fonctionnaires fidèles à la Résistance et les utilisaient pour des renseignements sur la collaboration.

Parallèlement au renseignement, ce sont les *évasions* qui suscitèrent le plus de dévouement spontané et de filières jaillies de la coopération, d'un peuple en peine, venant spontanément au secours

(1) De 9 containers parachutés par S.O.E. en 1941 (200 kilos), les parachutages passèrent à 15 200 en 1942, 100 000 en 1943, 1 000 000 en 1944.



◀ Le général Giraud.  
Un réseau spécialement constitué l'aide dans  
son évvasion de  
la forteresse de Koenigstein.  
(Keystone.)

## Ramassage des aviateurs anglais et américains

Ce sont les réseaux spécialisés dans le ramassage des aviateurs anglo-saxons qui ont eu l'activité la plus spectaculaire. Les Allemands eurent beau tonitruer leurs menaces de mort, d'aïlleurs suivies d'effet, jamais l'aide ne manqua à ces naufragés du ciel. Lorsqu'on connaît le prix dans la bataille d'un pilote, d'un mitrailleur ou d'un radio navigant, on imagine aisément l'acharnement de l'ennemi à empêcher leur récupération et celui des Alliés à les rapatrier par les voies les plus rapides. Aussi les réseaux d'évasion eurent-ils à opérer un véritable quadrillage des zones survolées par les *raiders*, au moyen de rabatteurs, qui signalaient les parachutistes, et de cachettes d'où des guides les acheminaient jusqu'aux frontières, où ils étaient pris en charge par des passeurs : ceux des Pyrénées en particulier furent fantastiques. Sur la côte méditerranéenne, des *comités de réception* les embarquaient à bord de sous-marins ou de felouques, après d'interminables attentes au creux des calanques ou sur les plages infestées de patrouilles. Des milliers d'aviateurs récupérés furent non seulement logés, ravitaillés au marché noir et habillés de vêtements civils, munis de faux papiers et de *couvertures* servant de prétexte à leurs déplacements, mais aussi soignés, lorsqu'ils avaient subi quelque blessure (on a vu des chirurgiens les opérer à domicile), et même distraits (!) lorsque les circonstances — mesures de sécurité ou pléthore, à des endroits où l'on put voir s'abattre plus de quarante aviateurs à la fois — exigeaient des pauses trop longues. Des photos nous montrent certains de ces « touristes », mêlés avec leurs guides aux permissionnaires de la Wehrmacht sur les terrasses du Trocadéro. Presque tous les réseaux de la France Combattante eurent, malgré le cloisonnement imposé, à s'occu-

per peu ou prou des évadés de l'éther, mais les réseaux Comète, Pat O'Leary (1 700 évasions à lui seul) ou Shelburn

des hommes et des femmes les plus exposés. L'aide vint très vite, d'abord, et tout au long de l'Occupation, en faveur des prisonniers de guerre : ceux qui avaient réussi « la belle » tout seuls et ceux à qui l'on adressait des colis truqués contenant du matériel d'évasion. Le plus célèbre de ces assistés fut le général Giraud, sorti de la forteresse de Koenigstein grâce à des bobines de fil téléphonique à trois brins de cuivre, enrobés dans une gaine de gutta-percha, fil qui résistait à une pression de 220 kilos et lui fut envoyé par sa femme dans des boîtes de conserves. Le général fut pris en charge par des filières alsaciennes jusqu'à la ligne de démarcation (2). Car l'Alsace, zone doublement interdite, avec ses petits réseaux bien cloisonnés, a été la Providence des évadés des stalags et des oflags.

Une autre catégorie sans cesse assistée fut celle des *Juifs* traqués, surtout après la rafle du Vel'd'Hiv (le 17 juillet 1942) et des *émigrés politiques* qui avaient réussi à entrer en France pour gagner ensuite l'Espagne et, au-delà, les pays du monde libre. Toutefois ces évasions n'étaient souvent qu'affaire de famille, de groupes d'amis, malheureusement aussi de gens qui en faisaient le commerce, prenant plus cher que de raison pour réussir un passage, lorsqu'ils n'abusaient pas atrocement de la situation. Tel le tristement célèbre docteur Petiot, qui jouait les Landru avec ses « clients » après les avoir rançonnés. Cependant beaucoup de passeurs bénévoles ont couru des risques certains et rendu de signalés services, parfois au péril de leur vie.

(2) C'est le réseau Alliance, de Mme Fourcade, qui organisa son embarquement en sous-marin pour Gibraltar. Cf. chapitres 4 et 7



## La Résistance

le cœur de la R.A.F. (3), des F.A.F.L. (4) et des U.S.A. Air Force, le symbole du dévouement jusqu'aux limites de la vie. La ravissante Elisabeth Barbier, la remarquable Denyse Clairouin, des Robert Aylé, des Paul de Jongh, tant d'autres ayant participé à ces exploits en sont les témoins qui se firent égorger.

Une dernière catégorie bénéficia des filières, des passages et des *pick-up* en mer, en particulier par les sous-marins *Casabianca*, *La Perle*, *Le Protée*, échappés du sabordage de la flotte à Toulon. La police allemande recherchait âprement les réfractaires au S.T.O. et passait au crible tout individu de constitution normale, multipliant les incursions dans les trains et les gares, aux carrefours littoraux ou frontaliers, dans les hôtels, dans les lieux publics. Les bénéficiaires de ces passages sont les volontaires pour l'Armée française, reconstituée en Afrique du Nord après le débarquement du 8 novembre 1942. Jusqu'en août 1944, il en sortit ainsi de France et par les passeurs des Pyrénées plusieurs dizaines de milliers.

### *L'arme du châtement*

Enfin, le troisième volet, les *réseaux d'action directe*, l'arme du châtement. Le général de Gaulle recommandait à cet égard la prudence de crainte de compromettre l'aide envisagée, près de la fin, sur une vaste échelle. En outre, il ne s'agissait pas d'alimenter l'argumentation de Vichy qui, pour freiner la dissidence, arguait des représailles nazies sur d'innocentes victimes et en profitait pour mieux traquer les résistants. Aussi, pour freiner les initiatives dans ce domaine, Londres dépêcha-t-il en France des équipes de saboteurs, nantis de missions précises, membres des réseaux Action du B.C.R.A. et des réseaux S.O.E. sous commandement anglais. La nomenclature complète des transformateurs, des centrales, des postes d'aiguillage, des écluses, des fabriques de guerre endommagés au plastic,

(3) Royal Air Force.

(4) Forces aériennes de la France libre.

reste à établir et, là aussi, il est très difficile d'en évaluer le degré d'importance dans la bataille. Il nous a toutefois été permis de constater que ces opérations ont épargné aux populations bien des bombardements malheureux. Au lieu de traquer ceux qu'ils appelaient des « terroristes », les gouvernants de Vichy eussent dû prier le ciel qu'ils se multipliasent, car on eut à déplorer le chiffre considérable de 150 000 victimes civiles. Souvenons-nous, entre autres, de la destruction par avion du viaduc de Morlaix, en pleine ville ! N'eût-il pas mieux valu que quelques hommes résolus s'en fussent chargés ?

### **Le grand rassemblement des maquis**

C'est grâce à ce solide trépied : Propagande, Renseignement, Action directe, que l'armée secrète put se frayer un chemin jusqu'aux maquis, que le dernier été vit éclore sur le territoire. Ce fut le grand rassemblement des hommes inemployés, qui appelaient de tous leurs vœux l'instant de venger leur honneur par les armes. Séquelles de l'armée d'armistice, anciens combattants chenus exhumant des armes antiques, réfractaires au S.T.O., « Compagnons de France » ou des « Chantiers de Jeunesse » dissous, le nazi les a trouvés par milliers en travers des chemins, retardant ses transports, le démoralisant, lui faisant sentir à son tour le souffle avant-coureur de la défaite. Ainsi aboutit à ses fins cette Résistance dont nos réseaux ont été, sans conteste, l'épine dorsale.

Marie-Madeleine FOURCADE ■

